

Vieillir jeune

Histoire de l'Université du Troisième âge à Nanterre [1968-2018]

Dans la frénésie des célébrations de Mai 1968, les récits, entièrement focalisés sur le rôle de la jeunesse, ont passé sous silence toute une catégorie de la population pourtant tout aussi engagée : le troisième âge !

Il y a exactement cinquante ans, se tenait une réunion en présence des instances et des enseignants les plus prestigieux de l'Université (Pierre Goubert, Paul Ricoeur, Maurice Merleau-Ponty, etc). Le 20 septembre 1968, dans la salle des conférences du bâtiment B occupée quelques semaines auparavant par les étudiants, le représentant du ministère de l'Éducation nationale, M. de Chalendar, sans doute pour calmer les esprits, appelait de ses vœux « la création d'un service d'éducation permanente avec des horaires et des enseignements adaptés aux travailleurs et ouverts aux personnes qui n'ont pas le baccalauréat » afin, déclarait-il, de « lutter contre la ségrégation sociale ».

L'Institut pour l'éducation permanente (IEP), ancêtre du Service de la Formation Continue, est le fruit des réflexions soixante-huitardes sur l'éducation populaire. Créé en 1972 à l'Université de Nanterre, l'IEP dispensait des enseignements à des travailleurs non bacheliers afin de les « préparer éventuellement à l'entrée à l'Université » : cours d'expression écrite, langues vivantes (dont l'arabe), bases économiques et juridiques, informatique déjà !

Ces cours gratuits s'adressaient à « toutes les couches de travailleurs » et concernaient plus de 500 auditeurs du territoire environnant l'université. Son existence précoce vient nuancer le propos selon lequel l'Université était alors complètement refermée sur elle-même. Sous l'impulsion de sa première directrice, Maximilienne Gautrat, une ouvrière qui avait repris ses études à 40 ans et intégré le cursus honorum universitaire, les cours s'ouvrirent aux retraités dès l'année 1974. L'Université du Troisième âge de Nanterre (U3A) voit officiellement le jour en 1975.

C'est la 2^e université de ce type à être créée en France après Toulouse en 1973. Très rapidement, le modèle essime : le recteur de l'Académie de Paris incite à la création d'une structure similaire dans la capitale, les municipalités de Versailles, puis de Saint-Germain et de Suresnes font appel à l'IEP de Nanterre pour ouvrir des antennes. A l'échelle nationale, les U3A se multiplient à Lyon, à Strasbourg, à Rennes, à Orléans, etc. En 1977, elles étaient plus d'une trentaine en France. Dans le même temps, l'U3A se structure au niveau international à l'UNESCO avec l'Association internationale du 3^e âge qui organise des congrès. En novembre 1976, la Fondation

internationale pour la promotion d'une retraite active (FIFPRA) basée à Paris défendait l'idée d'un « troisième âge actif au service de la collectivité ».

Cette vision était reprise de manière officielle par Valéry Giscard d'Estaing dans un discours tenu au palais de l'Élysée en mars 1977 devant les responsables des U3A : « beaucoup de personnes âgées rendues isolées, soit par les bouleversements de la vie moderne, l'exode rural, l'éclatement de la famille traditionnelle, la disparition d'un conjoint sont tentés de se replier sur elle-même, de vivre dans un isolement moral et physique, parmi les autres mais non avec les autres ». C'est une nouvelle conception de la vieillesse, alors inédite dans l'histoire de l'humanité, qui émergeait alors : vieillir jeune !

L'Université du Troisième âge de Nanterre met en pratique ces préceptes en planifiant des conférences, des ateliers participatifs et des groupes de réflexion. Des voyages linguistiques sont organisés, notamment en Angleterre, avec des visites guidées de la BBC, du Parlement et des « soirées dansantes »... L'U3A compte au début des années 1980 plus de 300 étudiants.

La structuration de l'U3A est triplement originale : d'une part son fonctionnement est en grande partie autogéré puisque des délégués élus font « tourner la boutique » en administrant les affaires courantes ; d'autre part, la politique tarifaire, indexée sur les revenus des étudiants, assure une certaine forme de justice sociale (gratuité pour les personnes non imposables) ; enfin près de 150 cours universitaires pouvaient être suivis avec les étudiants des formations diplômantes ce qui favorisait un brassage intergénérationnel unique.

Marie-Françoise Fave, jeune coordinatrice de l'UCP de 1982 à 1985, se souvient de l'extraordinaire bouillonnement qui se dégageait des amphis : « il y avait un grand mélange socio-culturel, aussi beaucoup de jeunes retraités, en particulier des instituteurs fringants et débordant d'initiatives ». Une revue de l'UCP, *Format 10*, rédigée par les enseignants est publiée pendant une dizaine d'années. Les étudiants eux-mêmes deviennent auteurs d'ouvrages collectifs comme un livre sur la médecine traditionnelle, un autre sur la lessive. Des groupes de réflexion sont constitués autour de « la vie active : travail et retraite », « l'image de la personne âgée dans les médias ». Marie-Françoise Fave a même monté un stage professionnalisant de formation pour les intervenants bénévoles des métiers de la culture.

En 1984, l'Université du 3^e âge change d'appellation sous l'effet d'une directive ministérielle mais aussi pour s'adapter à un public dont la composition sociologique est changeante. Ici à Nanterre, elle devient l'Université de la Culture Permanente, ailleurs elle se pare d'autres noms : Université du temps libre, Université du tiers temps, Université inter-âge, etc.

Aujourd'hui, la belle presque cinquantenaire n'a pas pris une ride. L'Université de la Culture Permanente est désormais rattachée à la Responsabilité Sociétale des Universités (rsudd.parisnanterre.fr) qui défend le principe d'un savoir universitaire accessible au plus grand nombre et œuvre à un rapprochement avec les acteurs du territoire, notamment avec la Ville de Nanterre.

Avec près de 500 étudiants inscrits en 2018, l'UCP est plus vivace que jamais. Il y a possibilité pour tout un chacun, sans condition d'âge ni de diplôme, de suivre des cours, des conférences, de faire du sport, de participer à un stage d'apiculture ou d'apprendre une langue étrangère sur le campus. Louis, 84 ans, ancien cadre de banque, est un fidèle client du restaurant universitaire car, avoue-t-il, « je déteste me faire à manger ». Il témoigne avec un air malicieux : « je ne vais qu'aux conférences du jeudi, mais je viens à l'Université tous les jours, je vais à la piscine, je traîne dans les couloirs et je m'introduis dans les amphis comme une petite souris. Si cela m'intéresse, je m'installe parmi les autres étudiants et alors j'écoute beaucoup de bonheur. L'UCP, c'est ma source de jouvence ! ».

Cette enquête a été effectuée à partir des fonds des archives de l'Université de Paris Nanterre (plaquettes de formation des années 1980-1983), des archives départementales des Hauts de Seine (Fonds Présidence, 1208W art. 131, art. 150, art. 153) et a été complétée par des entretiens avec des anciens étudiants et coordinateurs pédagogiques de l'UCP. Je remercie vivement Alain Bocquet, François Dubois, Marie-Françoise Fave et Julien De Magresse pour leurs précieux conseils.

Arnaud Exbalin, nanterrien et enseignant-chercheur à l'Université de Paris Nanterre